

« Écrire son sida »

Martine Delvaux

Pour citer cet article :

Delvaux, Martine. 1998. «Écrire son sida», *Postures*, Dossier «Écriture et sida», n°2. En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/delvaux-2>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Delvaux, Martine. 1998. «Écrire son sida», *Postures*, Dossier «Écriture et sida», n°2, p. 9-14.

Écrire son sida

Martine Delvaux

Quelle posture arborer devant la littérature du sida? Qu'avons-nous à faire de ces textes, que d'aucuns qualifieraient de non-littéraires? Quelle posture pouvons-nous, littéraires, occuper devant des textes qui sont aussi des documents, et dont le but premier est bien souvent d'informer et de mobiliser les troupes? Que peuvent-ils nous apprendre?

Les textes assemblés dans ce dossier spécial offrent des éléments de réponse à ces questions, illustrant l'intérêt que présentent ces écrits produits au cours de notre « fin-de-siècle » pour des critiques littéraires. Ils montrent comment ces oeuvres (celles, ici, de Denis Bélanger, Susan Sontag, René de Ceccatty, Alain Emmanuel Dreuilhe ainsi que les films de Tom Joslin et Peter Friedman, tous des pionniers de cette écriture du sida) sont à la fois le lieu d'un engagement politique et d'un travail sur le texte ou l'image. Témoignage, narration autobiographique ou fiction, dans ces oeuvres se trouve logé un engagement à la fois politique et esthétique de la part de l'auteur, et une requête adressée au lecteur quant à la posture qu'il peut, voire doit, adopter. C'est ce que j'ai tenté, dans les pages qui suivent, d'identifier, proposant non pas une lecture singulière de cette littérature mais la présentation d'une posture qui me semble lui être essentielle, je dirais même vitale : celle du témoin.

* * *

Dans son numéro du 30 octobre 1987, *Le Nouvel observateur* publie le texte de Jean-Paul Aron *Mon sida*¹. C'est un des tout premiers témoignages du sida écrit en français (sa parution dans *Le Nouvel observateur* précède d'un an celle de *Corps à corps* d'Alain Emmanuel Dreuilhe), et donc un des premiers gestes de confession et d'admission de la maladie, comme le dénote l'emploi de l'adjectif possessif : « mon ». Le besoin, chez certains auteurs sidéens, d'employer le possessif, indique la présence du danger qui consiste à ne pas posséder son sida, à être, en quelque sorte, délogé par lui, par lui en tant que maladie et porte d'accès à soi pour d'autres. Si je sens l'obligation de dire « mon »,

c'est que le droit de propriété n'est pas clair. Ceci s'explique, en ce qui concerne le sida, par le rôle que joue l'institution médicale colonisatrice, s'imposant sur le territoire du sidéen, pénétrant son corps d'outils divers, se l'appropriant pour pouvoir mieux jeter un coup d'oeil à l'intérieur, en ne voyant dans le malade que sa maladie : « Autrefois, écrit Hervé Guibert, on me disait : Vous avez de jolis yeux, ou Tu as de belles lèvres; maintenant des infirmiers me disent : Vous avez de belles veines². » Médecine aussi qui, sous le masque que constitue l'appareillage des tests et des machines, ne sait pas toujours ce qu'elle fait, et avec laquelle le patient doit souvent se battre pour, de fait, prendre possession de lui-même. « Dès qu'il m'a su malade, il m'a considéré comme son bien propre », écrit Aron au sujet de son frère médecin³. Ce à quoi semble répondre Pascal de Duve : « Si j'aime mon sida, ce n'est pas seulement parce qu'il me fait vivre plus intensément que jamais; je l'aime aussi parce qu'il est unique. Il m'est, en quelque sorte et si j'ose dire, *propre*⁴. »

L'écriture de « mon » sida se pose contre la représentation effectuée par d'autres de ce qui ne leur appartient pas (contre le « son » sida), comme dans l'exemple que propose Dreuilhe d'une équipe de télévision hollandaise venue l'interviewer : « Mon sida », écrit-il, « est tout d'un coup projeté sur les parois de ma caverne, et je ne me reconnais pas dans cette ombre terrifiante et difforme⁵ »; cette ombre qu'il reconnaît comme n'étant pas réelle, cette représentation qui ne lui appartient pas. En quoi consiste son journal sinon en une forme de survie, de reproduction : « Une fois le cordon ombilical coupé entre ce livre et moi, je me serai peut-être soulagé de mon SIDA, par cette conjuration de mots que j'essaie d'aligner dans l'ordre voulu⁶. » Ce livre, c'est « son » sida, cet enfant « illégitime », ce bâtard né de son ambivalence en tant que vivant porteur d'une condamnation à mort.

« Ceci est un testament », écrit Pascal de Duve au sujet de *Cargo vie*, « au sens étymologique : un témoignage⁷ ». Au sens étymologique, aussi, un autre soi, un « fils⁸ ». On retrouve ici la figure de l'accouchement, comme celle de la libération chez Aron : « Notre rencontre et la mise au point de ce texte, au fond, me permettent d'avancer sur la voie d'une partielle libération de moi-même⁹. » Ou encore de l'expulsion chez Guibert, dans *L'Homme au chapeau rouge* :

(dialogue entre le narrateur et Lena)

— Je vais peut-être vous dire quelque chose qui va vous choquer, ou que vous allez refuser, mais j'ai l'impression que c'est comme si... comme si vous aimiez ce virus qui est en vous... — Certainement, *j'ai bien été forcé de l'aimer*, sinon ma vie serait devenue invivable, il a été inévitablement une expérience fondamentale, cruciale, mais maintenant j'en ai fait le tour, et je n'en peux plus [...] Je ne peux plus entendre parler de sida. Je hais le sida. Je ne veux plus l'avoir, il a fait son temps en moi ¹⁰.

Les témoignages de sidéens appellent une renaissance par le texte, dans le but de contrer le fait que « “Vivre” est un infinitif fini », comme l'écrit Pascal de Duve. Ce que manifeste Aron lorsqu'il décrit le bienfait psychique de sa maladie comme plus grand que celui d'une psychanalyse faite antérieurement. Ou encore chez de Duve, qui avoue à son sida que « je t'aime surtout parce que, grâce à toi, ma vie écourtée devient chaque jour plus extraordinaire¹¹. » « Je ne suis pas terrorisé par le sida, écrit-il, cette chose même qui me fait écrire, écrire précisément ceci ¹² » : ceci, c'est-à-dire son témoignage, sa succession. Et Guibert : « C'est quand j'écris que je suis le plus vivant¹³. »

La structure que je crois repérer est la suivante. D'une part, un phénomène de mutation qui correspond à la reproduction : le texte/témoignage produit par l'auteur le re-présente, le remet au monde. D'autre part, le souhait d'un « enmèment » (pour emprunter son mot à de Duve) : désir de placer le témoignage (et donc son auteur) à l'intérieur d'un lecteur en charge désormais de le porter. Comme ce que suggère Maurice Blanchot dans *L'Écriture du désastre* :

Écrire son autobiographie soit pour s'avouer, soit pour s'analyser, soit pour s'exposer aux yeux de tous, à la façon d'une oeuvre d'art, c'est peut-être chercher à survivre mais par un suicide perpétuel — mort totale en tant que fragmentaire. S'écrire, c'est cesser d'être pour se confier à un hôte — autrui, lecteur — qui n'aura désormais pour charge et pour vie que votre inexistence¹⁴.

À la manière de l'ami qui devient le représentant légal du malade (dans le cas de René de Ceccatty pour Gilles Barbedette, par exemple), nous sommes mis en abyme par cette figure de l'enfantement textuel, placés

dans la position d'un exécuteur testamentaire qui doit respecter les vœux du défunt, c'est-à-dire, ici, porter son testament, son témoignage, son sida, le porter lui en nous.

Aron propose comme figure du lecteur idéal le personnage de sa mère, celle à qui il ne cacherait rien puisqu'elle l'accueillerait comme il est. De façon analogue, les textes de Guibert et de de Duve visent notre épiceutre : le coeur, le ventre, faisant de nous des mères potentielles. Mise en abyme de la lettre que Pascal de Duve-narrateur donne à Nicole avant qu'elle ne quitte le bateau qui les amène aux Antilles, et dans laquelle il lui confie « son » sida : « Voilà, je vous ai livré mon secret qui en est devenu moins pesant. [...] Je désire que vous brûliez cette lettre. Je souhaite que vous n'en gardiez le souvenir que dans votre coeur, puisque c'est le mien qui a parlé¹⁵. » Mise en abyme aussi, chez Guibert, qui, dans *Le Protocole compassionnel*, compare son récit précédent, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, à une « lettre qui a été directement téléfaxée dans le coeur de cent mille personnes, c'est extraordinaire. Je suis en train de leur écrire une nouvelle lettre. Je vous écris¹⁶ ».

De Duve et, de façon encore plus marquée, Guibert, représentent la figure du lecteur par l'entremise de personnages féminins : (dans *Protocole compassionnel*) Claudette Dumouchel, son médecin, dont il affirme qu'elle est devenue « ma nouvelle maîtresse¹⁷ »; ce nu qu'il vient d'acheter et qu'il a en main alors qu'il devient le témoin visuel de l'attaque cardiaque d'un homme attendant l'autobus, son « premier tableau de femme¹⁸ » comme une sorte de talisman; mais surtout la jolie jeune fille qui l'observe à la dérobée, dans l'autobus, celle qui le reconnaît en tant qu'écrivain, et qui le trouve beau :

Avec un fin sourire plein de grâce et de discrétion, elle me dit : « Vous me faites penser à un écrivain très connu... » Je répondis : « Très connu, je ne sais pas... » Elle : « Je ne me suis pas trompée. Je voulais juste vous dire que je vous trouve très beau. » À ce moment nous descendions ensemble de l'autobus et, sans un mot de plus, et sans se retourner elle disparut vers la droite, et moi je partis vers la gauche, bouleversé, reconnaissant, ému aux larmes. Oui, il fallait trouver de la beauté aux malades, aux mourants¹⁹.

« J'ai terriblement envie de mer », écrit Guibert. « J'aimerais qu'au Paradis il y ait la mer²⁰ », écrit de Duve, nous suggérant qu'il ne s'agit

pas, en bons chrétiens, de redevenir cette poussière dont nous sommes issus, mais bien de retourner à la mer — d'être enmèré —, mer qu'il nomme « notre Mère archaïque à tous²¹ », afin d'être porté par elle, c'est-à-dire ici par *nous*.

Porté mais non confondu : à la fin de son texte, De Duve s'adresse directement au lecteur, destinataire du journal comme Nicole l'a été de la lettre (et donc chargé de lui ressembler — Nicole étant la seule passagère à bord du bateau sensible, sans en être au courant, à l'état de Pascal) : « Très cher, et surtout très hypothétique lecteur [...] choisis donc le nom de mon cargo, qui est maintenant un peu le tien. Mais je serais tellement heureux que tu l'appelles "VIE"²² » de l'accueillir en nous mais sans toutefois le faire disparaître. Car si de Duve nous demande de nommer son cargo et de le concevoir « un peu » comme le nôtre, c'est-à-dire nommer son texte, il lui a par ailleurs déjà donné un nom, *Cargo vie*, celui-là même qu'il nous suggère et sans lequel on ne pourrait recevoir sa requête (puisque le texte ne serait pas publié). Il en est de même de son voyage qu'il nous engage paradoxalement à identifier mais dont il dit : « ce n'était pas un voyage comme les autres, c'était *mon* voyage²³. »

C'était *mon* sida.

NOTES

1 Ce texte est extrait d'une communication donnée lors du *15th Colloquium on Twentieth-Century French and Francophone Studies*.

2 Hervé GUIBERT, *Cytomégalovirus, Journal d'hospitalisation*, Paris, Seuil, 1992, p. 9.

3 Jean-Paul ARON, *Mon sida*, p. 18.

4 Pascal de DUVE, *Cargo Vie*, Paris, J.-C. Lattès, « Le livre de poche », 1993, p. 70.

5 Alain Emmanuel DREUILHE, *Corps à corps. Journal de sida*, Paris, Gallimard/Lacombe, 1987, p. 156.

6 *Ibid.*, p. 178-179.

7 *Op. Cit.*, p. 46.

8 Les mots « témoignage » et « testament » proviennent du latin *testis* qui signifie « témoin » (et dont la racine *trei-* [trois] signifie le tiers qui se trouve en retrait). Par ailleurs, *testis* signifie aussi les gonades masculines (de son diminutif *testiculus*), ces autres témoins, mutations du sujet, porteurs, comme le témoignage, de la « re-génération ».

9 *Op. cit.*, p. 9.

10 Hervé GUIBERT, *L'homme au chapeau rouge*, Paris, Gallimard, 1992, p. 68.

11 *Op. cit.*, p. 104.

12 *Ibid.*, p. 92.

13 Hervé GUIBERT, *Le Protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991, p. 144.

14 Maurice BLANCHOT, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 105.

15 *Op. cit.*, p. 60-61.

16 Guibert, *Le Protocole compassionnel*, p. 141.

17 *Op. cit.*, p. 127.

18 *Ibid.*, p. 113.

19 *Ibid.*, p. 134.

20 *Op. cit.*, p. 106.

21 *Ibid.*, p. 21.

22 *Ibid.*, p. 116.

23 *Ibid.*

BIBLIOGRAPHIE

ARON, Jean-Paul, *Mon sida*, Paris, Christian Bourgois, 1998, 30 p.

BLANCHOT, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, 219 p.

CECCATTY, René de, *L'accompagnement*, Paris, Gallimard, 1994, 153 p.

DREUILHE, Alain Emmanuel, *Corps à corps. Journal de sida*, Paris, Gallimard/Lacombe, 1987, 203 p.

DUVE, Pascal de, *Cargo vie*, Paris, J.-C. Lattès, « Le livre de poche », 1993, 117 p.

GUIBERT, Hervé, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1990, 265 p.

GUIBERT, Hervé, *Cytomégalo virus*, *Journal d'hospitalisation*, Paris, Seuil, 1992, 92 p.

GUIBERT, Hervé, *L'Homme au chapeau rouge*, Paris, Gallimard, 1992, 153 p.

GUIBERT, Hervé, *Le Protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991, 256 p.